

Nicolás París
Pedagogical diagrams or architecture for birds (detail), 2012
Crayon sur papier et papier découpé
21 x 14 cm
Courtesy de l'artiste et galerie Luisa Strina, São Paulo

Ernesto

Exposition présentée du 29 novembre 2014 au 15 février 2015
Vernissage le vendredi 28 novembre à partir de 18h30

Commissaires de l'exposition : Elodie Royer & Yoann Gourmel

Centre Européen d'Actions Artistiques Contemporaines
7 rue de l'Abreuvoir / Strasbourg
+33 (0)3 88 25 69 70
www.ceaac.org

Contact presse & photographies sur demande
Elise Schann - communication@ceaac.org

Rose, Seymour, Ernesto

Un cycle de trois expositions proposé par les commissaires Élodie Royer & Yoann Gourmel

Rose, Seymour et Ernesto sont trois personnages fictifs de la littérature. Trois personnages d'enfants sans âge, respectivement imaginés par Gertrude Stein, J.D. Salinger, Marguerite Duras et leurs lecteurs, points de départ de la trilogie d'expositions-portraits conçue par Elodie Royer et Yoann Gourmel, commissaires invités au CEAAC pour la saison 2014 – 2015. Trois personnages qui, malgré ou du fait de leur jeunesse, définissent chacun les contours d'un rapport au monde et à l'art empreint de poésie, de contestation, de mélancolie, d'humour, de naïveté parfois mais également de sincérité, d'amour et de mise en doute de ce que l'on tient pour acquis.

Envisagés comme une matière première, il ne s'agit pas de s'intéresser à travers eux au territoire symbolique de l'enfance, mais de les appréhender comme une source d'inventions et de discussions avec les artistes invités. Rose, Seymour et Ernesto sont ainsi à considérer comme des « personnages conceptuels » au sens où l'entend Gilles Deleuze pour définir des personnages fictifs, ou semi-fictifs, créés par un ou plusieurs auteurs afin de véhiculer une ou des idées. A travers leur prisme, c'est donc avant tout la singularité des œuvres et des recherches des artistes qui sont mises en avant dans ces trois expositions collectives.

A l'image de son personnage, Rose était une exposition pensée comme une aventure intuitive à la découverte du monde, de la nature, du langage des formes et des formes du langage, tandis que Seymour s'inscrivait dans les détours d'une quête spirituelle, une recherche d'absolu face à la superficialité du monde qui l'entoure, en écho à ses apparitions fragmentaires et souvent indirectes dans les nouvelles de la famille Glass de Salinger. L'atmosphère d'Ernesto évoque quant à elle le courant de vitalité que celui-ci dégage avec ses « brothers » et « sisters », transfigurant le quotidien à la recherche d'une compréhension du monde en dehors de ses institutions et de ses conventions.

Chacune de ces trois expositions tente ainsi de dresser le portrait en creux de ces personnages, en cherchant à saisir, à prolonger ou à discuter la particularité des valeurs et des positions qu'ils véhiculent. Pour autant, aucune connaissance des ouvrages sources n'est nécessaire à l'expérience des œuvres présentées. En ce sens, ces trois expositions ne cherchent pas tant à formuler ou à circonscrire un sujet, à adapter des œuvres littéraires, qu'à incarner et prolonger voire à transformer des écritures plurielles à travers les œuvres des artistes présentés. Nul doute dès lors que de nombreux écarts existeront entre les œuvres et ces personnages permettant à chacun de s'imaginer ses propres Rose, Seymour et Ernesto.

Ernesto

*Que la connaissance c'était aussi le vent,
aussi bien celui qui s'engouffrait dans l'autoroute
que celui qui traversait l'esprit.*

Marguerite Duras, *La Pluie d'été*, P.O.L, 1990

Ernesto est un personnage de fiction imaginé par Marguerite Duras et par ses lecteurs.

Un enfant sans âge qui décide de ne pas retourner à l'école parce qu'à l'école, on lui apprend « des choses qu'il ne sait pas ».

Marguerite Duras dit « Ernesto dit en quelque sorte, on m'apprend le savoir mais pas la connaissance. Ou bien, on m'apprend des choses qu'il ne m'intéresse pas de savoir. Autrement dit : on ne me laisse pas apprendre à ne pas apprendre, à me servir de moi-même. »

Ernesto a fait l'objet chez Duras de réécritures constantes pour différents supports, questionnant sans cesse les limites et les définitions des genres qu'elle exploite. D'abord héros d'*Ah ! Ernesto*, conte pour enfants accompagné d'illustrations de Bernard Bonhomme publié en 1971, Ernesto est multiple, volatil et paradoxal. Interprété par Axel Bogousslavsky dans le film *Les Enfants* qu'elle tourne en 1984, Ernesto a sept ans mais en paraît quarante. Ernesto est l'aîné des « brothers » et « sisters » d'une famille d'immigrés dans *La Pluie d'été*, roman qu'elle publie en 1990, dans lequel elle développe la trame narrative à Vitry-sur-Seine, le « lieu le moins littéraire que l'on puisse imaginer ».

Mis en scène à de nombreuses reprises au théâtre comme au cinéma, Ernesto s'adapte, s'illustre, s'incarne, se métamorphose, mais ne se résume pas. Ernesto est un matériau, une source d'inventions, un usage, un nuage.

Ernesto est un insecte qui rachâche dans le court-métrage de Jean-Marie Straub et Danièle Huillet réalisé en 1982.

Ernesto est un jardin qui est un arbre qui est à l'angle de la rue Berlioz qui est à Vitry. Ernesto est une image de cet arbre dont le vent n'agitiera plus les branches.

Ernesto est un écran sur lequel ne se projette que le souvenir d'une pluie de printemps ou le bonheur des tristes.

Ernesto est une traduction, un passage d'un médium à un autre, d'une discipline à une autre, un prisme, un trou dans une encyclopédie de philosophie.

Ernesto est un corps absent dont ne subsiste qu'une paire de chaussures sur lesquelles poussent des fleurs artificielles.

Ernesto n'est pas un sujet, encore moins une démonstration. Ernesto est une voix. Un silence. Une parole dont on ne distingue plus le sens.

Ernesto est 150 variations d'un flocon de neige en papier, une graine qui prend la mer en bouteille, un tabouret qui veut oublier sa fonction.

Ernesto est simultanément une grande carcasse d'autoroute déserte, la poursuite du vent et la Vanité des Vanités, le manque à penser Dieu dans un monde loupé, un amour absolu, un rejet des normes et des institutions, une connaissance intuitive.

Ernesto, « c'était pas la peine ».

David Douard

Né en 1983 à Perpignan. Vit et travaille à Aubervilliers.



David Douard
Sans titre, 2012
Plastique, fer, plâtre
50 x 84 cm

Courtesy de l'artiste et galerie Chantal Crousel, Paris

Procédant par accumulation d'objets, de logos, de signes et de textes qu'il s'approprie de sources diverses et indifférenciées, David Douard déploie ses œuvres au sein d'une profusion d'éléments : films, pistes sonores, objets détournés de leurs fonctions premières... Conçues comme des lieux à expérimenter, ses installations combinent le langage et la sculpture provoquant des glissements de sens propices aux projections fictionnelles. Matières ou objets, éléments identifiables ou non se mêlent dans des assemblages bricolés, débarrassés du souci de la virtuosité technique, revisitant le « grotesque » comme forme esthétique. Ces hybrides, nés de greffes d'éléments technologiques et organiques, nous donnent à voir des corps en mutation, sorte d'avatars entre deux états ou deux identités, qui font écho à une certaine expérience de l'adolescence.

Dans l'exposition est présentée la première œuvre d'une série en cours que l'artiste réalise à partir de châssis d'écrans de télévision désossés. Recouverts de plâtre et autres matériaux, ces écrans présentent des paysages malades, en ruines, parsemés d'éléments disparates comme contaminés par un virus. La pièce intitulée *All of us* évoque elle l'idée d'un corps inactif, absent, représenté par une paire de baskets figée dans du plâtre sur laquelle poussent des fleurs artificielles.

Danièle Huillet et Jean-Marie Straub

Jean-Marie Straub est né le 8 janvier 1933 à Metz. Danièle Huillet est née le 1er mai 1936 et décédée en octobre 2006.



Danièle Huillet et Jean-Marie Straub
En rachâchant, 1982
Film 35 mm, N&B, 7 minutes
Courtesy L'Agence du court-métrage, Paris

C'est en 1962, huit ans après s'être rencontrés, que Danièle Huillet et Jean-Marie Straub tournent leur premier film, dans lequel le couple impose déjà un système de production particulier. Ils réaliseront, écriront, monteront et produiront eux-mêmes tous leurs films afin de maintenir leur indépendance créative. Jusqu'à la disparition de Danièle Huillet, en octobre 2006, ils furent ainsi unis en un compagnonnage indéfectible par leur pensée résolue, leur incessant questionnement, leur refus des modes et leur foi dans le regard et l'intelligence des spectateurs. En 1967, *Chronique d'Anna-Magdalena Bach* les impose comme les principaux représentants d'un nouveau cinéma remettant en cause les schémas narratifs et esthétiques traditionnels. Ils filment en plans fixes ou longs travellings des textes adaptés d'œuvres littéraires ou d'opéras, interrogeant la société contemporaine et engageant une réflexion critique sur le capitalisme et la lutte des classes, à travers des personnages ou des mythes historiques. Si leurs films n'ont jamais touché le grand public et ne rallient pas l'ensemble de la critique, Straub et Huillet sont considérés comme des cinéastes majeurs de la deuxième partie du XXème siècle.

Adapté du conte *Ah Ernesto !* (1971) de Marguerite Duras qu'elle porte elle-même à l'écran en 1984 dans *Les enfants*, son dernier film, *En rachâchant* (1982) est la première comédie des Straub, reposant notamment sur l'opposition entre le discours convenu de l'éducation et la volonté farouche d'Ernesto de s'y opposer. Ernesto, un jeune écolier, décide en effet de ne plus aller à l'école. Inquiets mais pas trop, ses parents l'emmènent voir le professeur qui tente en vain de lui imposer son autorité de savant.

Malgré une façade en apparence légère, Huillet et Straub dressent ici une satire sociétale à travers une critique du système éducatif. Les réflexions rebelles d'Ernesto dévoilent une autre réalité, non moins valable que celle de l'institution : le président Mitterrand est assurément un « bonhomme » comme un autre, tout comme un papillon naturalisé représente aussi un crime. « C'est un film d'entomologiste, dit Jean-Marie Straub. On filme Ernesto comme Buñuel disait qu'il faut filmer les insectes. C'est un insecte comme un autre, et les insectes, c'est très important. Pour Rosa Luxemburg le sort d'un insecte qui lutte entre la vie et la mort quelque part dans un coin, à l'insu de toute l'humanité, a autant d'importance que le sort et l'avenir de la révolution à laquelle elle croyait. »

Ana Jotta

Née en 1946 à Lisbonne (Portugal) où elle vit et travaille.



Ana Jotta
Un Printemps, 2008
Ecran, acrylique et feutre
160 x 129,5 x 16 cm déplié
Courtesy de l'artiste et gb agency, Paris

Depuis près de quarante ans, Ana Jotta explore tous les champs artistiques : peinture, sculpture, installation, son, photographie, mais aussi des techniques que l'on associe aux arts dits mineurs (couture, broderie, poterie). Son travail artistique, extrêmement varié, s'affranchit de tout style proprement identifiable, récusant la notion même de signature ou d'auteur. Ana Jotta est une véritable artiste-collectionneuse qui s'approprie en permanence les objets, l'iconographie, les phrases et les titres des autres. Ana Jotta a écrit : « Un amateur devrait dire : la littérature en soi ne m'intéresse pas mais je suis fait de littérature, je ne suis et ne peux être rien d'autre que littérature ».

Pour chacune de ses expositions, Ana Jotta invente des formes de présentation nouvelles et inattendues, amenant le visiteur à reconnaître qu'il n'y aurait peut-être pas de distinction entre son travail et la façon dont il est présenté. Son œuvre se construit comme une suite de ruptures dynamiques qui incarnent une sorte d'effacement : de ses propres traces, de l'idéologie moderniste et des mythologies postmodernes, mais aussi de la notion d'auteur. Elle essaye, soit en décomposant cette notion, soit en la reconstruisant, de démanteler l'idée d'un style cohérent et univoque.

Les deux œuvres présentées dans l'exposition, deux écrans de projection peints, jouent d'une ambiguïté entre images fixes et images en mouvement dont les titres *Un printemps* et *Le Bonheur des tristes* ouvrent des pistes fictionnelles.

Guillaume Leblon

Né en 1971 à Lille. Vit et travaille à Paris.



Guillaume Leblon
L'arbre, 2005

Bois, acrylique, matériaux multiples, 600 x 300 cm
Exposition au CAC Brétigny, crédit photo : François Doury
Courtesy de l'artiste et galerie Jocelyn Wolff, Paris
Collection du Musée Départemental de Rochechouart

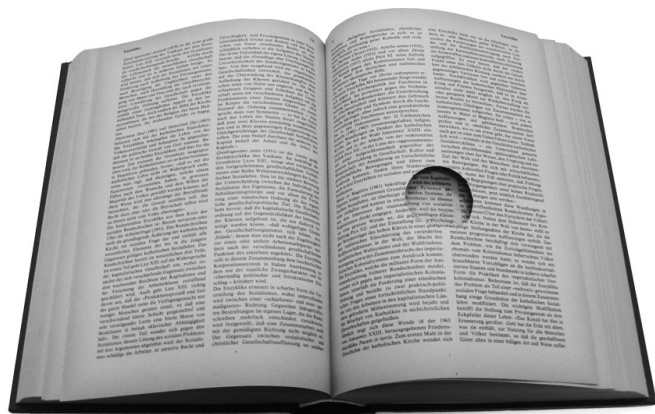
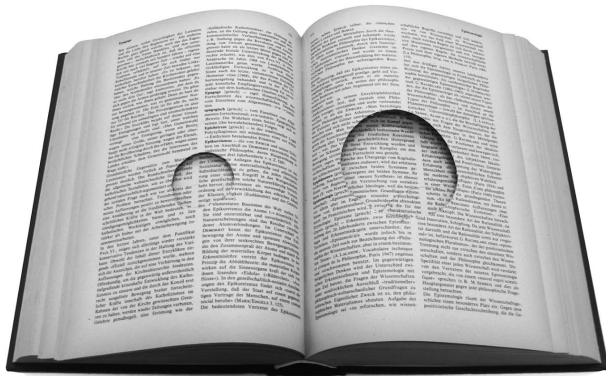
Les œuvres de Guillaume Leblon dessinent des paysages instables traversés par des phénomènes de submersion, d'enfouissement ou de disparition. Son travail semble vouloir montrer les traces de ce qui a résisté au passage du temps et c'est peut-être pour cette raison que la plus grande partie de ses œuvres possède une certaine précarité, comme si leur état actuel était l'enregistrement d'un moment qui, par nature, ne durera pas éternellement. Oscillant entre reconnaissance d'une forme familière et résistance à l'élaboration d'une signification définie, ses travaux entretiennent ainsi avec le spectateur un rapport ambivalent.

L'œuvre présentée dans l'exposition reproduit à taille réelle l'arbre communément utilisé dans les maquettes d'architecture. L'assemblage des branches au tronc peint en gris foncé, le feuillage artificiel lui aussi recouvert de peinture allant du gris-noir jusqu'au blanc ne cherchent toutefois pas tant à mimer un arbre existant et reconnaissable que de donner à cette sculpture une allure d'arbre. Suspendue à 10 cm du sol, elle prend ici possession de l'espace et se manifeste comme un artifice, une contre-nature, une image ou un souvenir qui aurait absorbé son modèle.

Selon l'artiste, « *L'arbre* interroge la réception de l'œuvre comme image. L'œuvre présentée est son propre document, sa représentation. Elle tient donc le spectateur à distance car ce qui est à considérer est bien l'ensemble formant image et non pas les détails qui sont bien souvent déceptifs. Le traitement de l'arbre et son dispositif déracine l'objet du lieu et le bascule dans l'image où s'introduit la fiction. Le choix du feuillage Ginkgo a été motivé par son histoire singulière. Le Ginkgo est considéré comme un fossile vivant, c'est-à-dire que depuis 250 millions d'années il n'a jamais muté. Il est aussi le seul végétal à avoir re-bourgeonné après la bombe d'Hiroshima. De même qu'aujourd'hui des recherches sont engagées pour extraire une substance des feuilles qui pourrait prévenir la maladie d'Alzheimer. C'est cet aller-retour sur la mémoire qui m'a intéressé, d'un côté témoin de l'histoire et de l'autre régénérateur de la mémoire. »

Benoît Maire

Né en 1978 à Pessac. Vit et travaille à Paris.



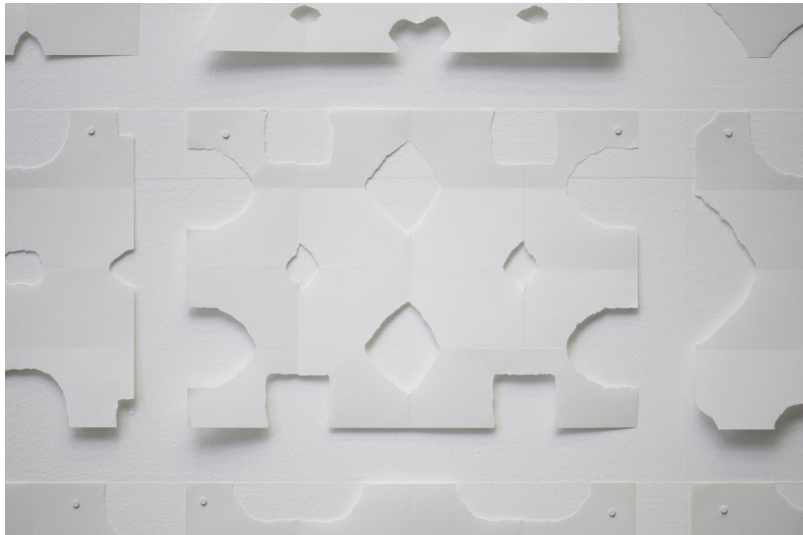
Utilisant des axiomes philosophiques, des événements historiques et des formes déuètes de l'histoire de l'art comme points de départ, Benoît Maire développe des performances, organise des discussions et use d'objets, de peintures, de dessins et de vidéos pour faire ses expositions. Ses œuvres indexent notamment ses préoccupations sur le temps présent, le récit, la performativité ou la fin de l'histoire. Revendiquant la théorie comme principal médium et l'esthétique comme champ d'action, Benoît Maire interroge la possibilité de formaliser visuellement des propositions théoriques et de ce fait d'insuffler de l'affect dans la théorie. Son œuvre repose finalement sur un processus affectif de création, alimenté chaotiquement par un savoir et des références culturelles.

L'œuvre *Holes in Philosophy #1* fait partie d'une série dans laquelle l'artiste manipule, découpe et colle des définitions philosophiques pour servir de supports à des performances. En pratiquant des trous circulaires dans cette encyclopédie de philosophie allemande, Benoît Maire évoque une lecture subjective et transversale de concepts philosophiques.

Benoît Maire
Holes in Philosophy #1, 2008
Encyclopédie de philosophie découpée
38 x 27 x 7 cm
Courtesy de l'artiste et Cortex Athletic, Bordeaux, Paris

Nicolàs Paris

Né en 1977 à Bogota (Colombie) où il vit et travaille.



Nicolàs Paris
Flakes, 2011 – 2012
150 feuilles de papier pliées et découpées
21 x 29,7 cm chaque
Courtesy de l'artiste et galerie Luisa Strina, São Paulo
Collection Tiroche DeLeon

Nicolàs Paris crée des espaces collectifs pour générer différentes expériences esthétiques et sociales. A l'occasion de ses expositions, il conçoit régulièrement des workshops à la croisée des disciplines, destinés à un large éventail de participants, qui s'inspirent aussi bien des dynamiques d'apprentissage des Compagnons du Devoir, de la méthode éducative de Joseph Jacotot ou des tactiques anarchistes employées en Argentine au début du XXe siècle par le syndicat des boulangers. En parallèle, Nicolás Paris s'est toujours intéressé au dessin comme outil d'apprentissage. Dans l'histoire de l'art conceptuel latino-américain, l'utilisation du langage, du dessin, des formes participatives et dématérialisées, fait écho à certaines pratiques pédagogiques et s'inscrit dans une forme de critique institutionnelle. L'idée est de repenser les rapports entre savoir et pouvoir. Conscient du rôle social de l'art, l'artiste analyse le type de société dans lequel le système éducatif est produit, et cherche à sortir l'art et la pédagogie de leurs espaces déterminés. Ayant exercé le métier d'instituteur avant de poursuivre son travail en tant qu'artiste, Nicolás Paris combine ces expériences pour encourager l'inattendu des rencontres et mutualiser les savoirs dans un souci d'égalité.

Les œuvres présentées dans l'exposition témoignent de la diversité de sa pratique. On y trouve ainsi un mobile composé d'une lampe et de formes géométriques dont les ombres projetées des contours se mêlent à des dessins réalisés à même le mur, une série de bouteilles en verre dans lesquelles sont placées des graines ou encore trois tabourets découpés et réassemblés à l'aide d'un système de charnières, faisant de ces éléments de mobiliers des objets instables et désarticulés dépourvus de leur fonction première. L'œuvre *Flakes* (flocons) résulte quant à elle d'un workshop organisé par l'artiste à l'occasion de ses participations à la 54e Biennale de Venise en 2011 et à la 2nde Triennale du New Museum de New York en 2012. Elle consiste en 150 feuilles de papier pliées et découpées : 150 exercices de dessins de flocons de neige réalisés sans crayon. Tous différents, ils ont pourtant été réalisés d'après les mêmes instructions données par l'artiste aux participants.

Dominique Petitgand

Né en 1965 à Laxou. Vit et travaille à Nancy.

il y a plein de trucs,
qui sont,
que l'on peut pas définir
comme ça,
comme si j'avais
des liens invisibles

Dominique Petitgand
Les liens invisibles, 2013
Extrait transcription
Courtesy de l'artiste et gb agency, Paris

Depuis 1992, Dominique Petitgand réalise des pièces sonores. Des œuvres où les voix, les respirations, les bruits, les atmosphères musicales et les silences construisent, par le biais du montage, des micro-univers où l'ambiguïté subsiste en permanence entre un principe de réalité (l'enregistrement de la parole de gens qui parlent d'eux) et une projection dans des « des récits et paysages mentaux », des histoires en creux, en devenir, qui n'appartiennent qu'à l'auditeur. A partir d'enregistrements qu'il réalise prenant acte d'une parole, d'un état ou d'un manque, il joue de procédés de fragmentation, d'isolation et de répétition pour faire apparaître une succession d'images mentales. Ces assemblages sonores ouvrent alors un espace narratif où le flottement des identités, des lieux et des structures temporelles évoquent le mouvement même de la construction (mais aussi de la défection) de la mémoire, de la pensée.

L'utilisation exclusive du son le place par ailleurs dans un territoire mouvant « à la croisée de l'art, de la musique, de l'écriture, du montage et de la narration ». Si ses œuvres prennent la forme d'installations sonores pour lesquelles le dispositif de diffusion des sons est adapté aussi bien à la particularité de l'espace investi qu'au récit lui-même, elles peuvent aussi être diffusées sur disques ou au cours de séances d'écoute qui s'apparentent à des concerts dans l'obscurité. Chaque mode de diffusion offre alors une perception, une écoute particulière.

Dominique Petitgand a réalisé une œuvre spécifiquement pour l'exposition jouant avec les deux niveaux de l'espace du CEAAC : entrecoupée de silences, une voix circule dans l'espace d'exposition sans que l'on puisse saisir le sens de ses paroles.

Une séance d'écoute aura lieu le vendredi 16 janvier à 18h30

Fondé en 1987, le CEAAC a pour vocation de développer l'art contemporain en Alsace, tant du point de vue du soutien à la création que de celui de sa diffusion. Des expositions sont accueillies au Centre d'art depuis 1995. Par ailleurs, des installations artistiques réparties sur tout le territoire de la région présentent les projets de nombreux artistes et contribuent à une meilleure visibilité de l'art contemporain. Poursuivant un idéal de démocratisation de l'accès à la culture et à l'art, l'aspect de pédagogie et de médiation constitue un pan essentiel dans l'activité du CEAAC. Des visites accompagnées d'ateliers sont organisées pour les publics scolaires et l'équipe pédagogique du CEAAC accueille également des groupes adultes qui souhaitent bénéficier d'un accompagnement dans la découverte de l'art actuel.

L'Espace international présente le travail de jeunes artistes étrangers accueillis en résidence par le CEAAC et d'artistes alsaciens soutenus lors de leur séjour à l'étranger. Enfin, l'édition de catalogues d'exposition et de livres publiés à l'occasion d'installations hors les murs prolongent ce travail de sensibilisation et de diffusion. Le CEAAC a une expertise reconnue notamment par les collectivités territoriales.

CEAAC - Centre Européen d'Actions Artistiques Contemporaines
7 rue de l'Abreuvoir 67000 Strasbourg
+33 (0)3 88 25 69 70
communication@ceaac.org / www.ceaac.org

Ouverture du mercredi au dimanche de 14h à 18h, fermeture les jours fériés
Visites commentées et accueil scolaire sur rendez-vous au 03 88 25 69 70 // services gratuits



Strasbourg.eu

